

## T 516

# LE FIDÈLE SERVITEUR

## 2

### Le Père Roquelaure

*Le texte de cette version a été publié par Millien avec le sous-titre : Conte du Nivernais*

Autrefois vivait une reine qui était veuve et n'avait qu'un fils, le prince Émilien. Lorsqu'il fut en âge de se marier :

— Mon fils, lui dit sa mère, je suis vieille et n'ai plus longtemps à rester avec vous. Pour que vous puissiez régner comme il convient, il est nécessaire que vous épousiez une fille de votre rang. Vous n'aurez qu'à choisir entre les princesses des royaumes voisins ; je suis sûre qu'aucune ne vous refusera.

— Ma mère, répondit le prince, je suis très heureux avec vous et j'ai bien le temps de penser au mariage. Ne m'en parlez donc pas maintenant, c'est inutile.

La reine revenait tous les jours à la charge. Elle prit tellement à cœur ce désir de marier son fils et le refus persistant du prince qu'elle en tomba malade et mourut.

Le jeune homme pleura beaucoup sa mère. Il commença à gouverner son royaume, mais sans penser davantage à se marier. Un jour qu'il passait devant la maison d'un peintre fixé depuis peu dans sa capitale, ses regards s'arrêtèrent sur un portrait exposé à la fenêtre : c'était celui d'une jeune fille merveilleusement belle. Il la contempla avec une émotion qu'il n'avait jamais ressentie et finit par entrer dans la maison.

— D'où vient ce portrait ? demanda-t-il au peintre.

— Monseigneur, c'est celui de la princesse Émilienne.

— Où demeure-t-elle ?

— Bien loin d'ici, dans un pays presque inaccessible. La princesse est enfermée jour et nuit dans un château en or massif, gardée par une fée à figure de démon, qui veille sur elle, assise à la porte du château, au milieu d'animaux féroces qui sont tous sorciers.

— Par quel chemin va-t-on à ce château ?

— Je n'en sais rien. Ceux qui ont pénétré ne l'ayant pu faire que sur l'ordre ou avec la permission de la fée, elle s'est bien donné garde de leur révéler le moyen d'y revenir.

Le prince rentra tout soucieux au palais. Il perdit le sommeil et l'appétit, n'ayant plus qu'une pensée, qu'un désir, qu'une ambition : découvrir le château mystérieux et épouser la belle princesse. Parmi ses serviteurs, il s'en trouvait un, nommé Jean, qu'il aimait beaucoup et qu'il prenait pour confident à cause des nombreux témoignages de dévouement qu'il avait reçus de lui.

— Jean, lui dit-il un jour, je suis bien malheureux et je sens que je mourrai bientôt, si avec ton aide je n'ai pas satisfaction prochaine.

— De quoi s'agit-il, mon prince ? demanda le fidèle Jean.

Le prince lui révéla tout : son amour pour la princesse Émilienne, son désir de l'épouser, sa détermination d'aller la chercher à travers le monde, en dépit de toutes les difficultés.

— Vous savez, mon prince, que je suis à vous à la vie et à la mort. Je vous suivrai partout où vous irez.

— Eh bien ! Jean, ma décision est irrévocable. Garde le secret et prépare tout ce qu'il faut pour que nous puissions partir le plus tôt possible.

Jean fit construire un grand chariot, tapissé et recouvert de peau. Par une nuit bien sombre, il y attela les deux plus forts chevaux de l'écurie, y mit des armes, des provisions de route... et voilà les deux compagnons partis à l'aventure, sans faire plus de bruit que des larrons qui s'évadent.

Ils s'engagèrent dans un chemin qui traversait une immense forêt. La lourde voiture roulait depuis longtemps déjà dans les ornières, les chevaux s'arrêtèrent pour reprendre haleine. Il était convenu que le prince et Jean veilleraient à tour de rôle ; le prince dormait et le serviteur, assis dans la carriole immobile, pensait tristement aux difficultés d'un pareil voyage. Tout à coup il entendit à peu de distance un bruit de voix : une trentaine de personnes parlaient en même temps :

— Que savez-vous de nouveau, père Roquelaure ? disaient-elles.

— Et vous, mes enfants ? répondait une grosse voix, qui résonnait au milieu des autres comme la maîtresse cloche de l'église au-dessus des *clairins* des vaches.

— Rien, rien, père Roquelaure.

— Eh bien ! moi, je sais quelque chose.

— Dites, père Roquelaure.

— Le prince Émilien est devenu si amoureux de la princesse Émilienne qu'il vient de partir pour se mettre à sa recherche.

— La trouvera-t-il, père Roquelaure ?

— Pas facilement, mes enfants. Pensez donc ! Il arrivera demain au bord de la rivière, et il n'y a pas de pont !

— Comment fera-t-il, père Roquelaure ?

— Il n'aura qu'à frotter les moyeux de ses roues avec de la mousse de chêne ; aussitôt un pont se formera, lui livrera passage et disparaîtra ensuite. Il pourra continuer sa route vers la princesse, car il est dans le bon chemin.

— Et l'aura-t-il, père Roquelaure ?

— Pas facilement, mes enfants.

— Pourquoi cela, père Roquelaure ?

— La princesse est gardée par une fée qui commande à cent sorciers ayant la forme de bêtes féroces. La seule ressource qu'il ait, c'est d'amadouer la fée en lui offrant tout de suite une quenouille en or garnie d'étoupes en diamants, puis de verser dans son verre de *l'eau à dormir*. Pendant son sommeil, il enlèvera la princesse.

— Et l'aura-t-il, père Roquelaure ?

— Pas facilement, mes enfants ; car la fée s'éveillera et, furieuse d'avoir été dupée, elle mettra tous ses sorciers à la poursuite du ravisseur. Et ces sorciers prendront diverses formes, auront recours à toutes les ruses possibles. Ainsi les chevaux du prince refuseront d'avancer : aussitôt il se présentera sur la route des voitures de toute espèce, dont les cochers inviteront à monter le prince et la princesse. Il faudra se précipiter sur ces cochers, les tuer et briser leurs équipages. Alors la princesse sera prise d'une soif qui lui fera endurer une véritable torture ; elle demandera à boire et il se trouvera près d'elle des marchands de liqueurs rafraîchissantes. Mais qu'elle se garde bien d'en boire ! Il faudra se jeter sur ces marchands, répandre à terre ces liqueurs qui sont empoisonnées, puis s'enfuir au plus vite. Un peu plus loin, le prince arrivera au bord d'un étang ; il y verra un homme se débattre en criant

au secours et son premier mouvement sera de courir à l'aide du noyé ; mais au lieu de le tirer de l'eau, qu'il s'arme d'une gaule et le repousse au fond de l'étang.

— Et pourquoi, père Roquelaure ?

— Mes enfants, toutes ces choses seront des artifices inventés par la fée pour perdre le prince et reprendre la princesse... S'ils échappent à ces dangers, ils arriveront au bord de la rivière ; le prince n'aura qu'à frotter avec de la mousse de chêne les roues de la voiture pour que le pont reparaisse et il passera...

— Aura-t-il la princesse, cette fois, père Roquelaure ?

— Oui, mes enfants, il l'aura, s'il fait ce que je viens de dire... Mais vous savez qu'il faut garder le secret de mes paroles :

*Tous ceux qui le dévoileront  
Pierres de marbre deviendront <sup>1</sup>!...*

Le silence se rétablit dans la forêt et Jean excita les chevaux qui repartirent. Il avait tout entendu, tout compris : désolé qu'il était de ne pouvoir s'en confier à son maître, il se réjouissait en pensant qu'il était sûr du dénouement de cette périlleuse entreprise. Il se mit en mesure d'agir d'après les paroles du père Roquelaure. Au point du jour, les voyageurs sortirent de la forêt : devant eux s'étendait une vaste plaine, mais la rivière les en séparait. Jean prit de la mousse qu'il avait recueillie et à peine en eut-il frotté les roues de la voiture qu'un pont se forma sur l'eau comme pour les inviter à la traverser. Ils passèrent sans difficulté et continuèrent leur route. Le prince, tout entier à ses rêveries et à ses inquiétudes d'amoureux, ne s'occupait de rien, s'en remettant absolument à son serviteur.

Après de longues heures de voyage, ils virent étinceler au soleil couchant un château tout en or.

— Prince, dit Jean, je crois que nous touchons à notre but.

— Quels que soient, dit le prince, les périls qui m'attendent, je veux me présenter sans retard et sans peur devant la princesse.

— Laissez-moi faire, prince...

Et comme ils arrivaient devant la porte du château où la fée, parlant à ses bêtes, semblait prête à les faire dévorer, Jean prit une belle quenouille en or garnie d'étoupes en diamants, qu'il s'était procurée selon l'avis du père Roquelaure et, s'approchant de la fée :

— Madame, lui dit-il, voici un petit présent que le roi, mon maître, avec lequel je voyage, me charge de vous offrir.

La vieille fée fut enchantée d'un si brillant cadeau ; elle apaisa les bêtes, qui se rangèrent pour laisser passer le prince et son serviteur, et introduisit les étrangers dans la salle où se tenait la princesse. Elle était cent fois plus belle que son portrait ne l'avait dit. Le prince en fut émerveillé ; elle-même parut sensible à ses attentions. On servit un magnifique repas ; au dessert, Jean trouva le moyen de verser de *l'eau à dormir* dans le verre de la fée. Après le dîner, le prince et Jean furent conduits dans leurs appartements.

— Eh bien ! mon prince, dit Jean, que pensez-vous faire ?

— Je n'en sais rien. Et toi, as-tu dressé ton plan ?

— Oui... et j'espère que nous réussirons. Dans une heure, tout le monde au château dormira. Moi, j'attellerai les chevaux, auxquels j'ai donné une bonne ration d'avoine. Pendant ce temps-là, mon prince, c'est à vous d'enlever la princesse : elle ne demande, je crois, qu'à sortir de ce château qui est une prison pour elle.

Ainsi se passèrent les choses : à minuit sonnant, la princesse et le prince montaient en voiture et Jean lançait les deux chevaux à fond de train. Ils galopèrent quelque temps, puis

---

<sup>1</sup> Cette formule ne fait pas partie du relevé de M, Ms 55/8.

tout à coup ils s'arrêtaient et ni cris ni fouet ne purent leur détacher les pieds du sol où ils semblaient avoir pris racine. Le prince perdait patience, la princesse se lamentait, Jean seul gardait son sang-froid.

— Prince, s'écria la princesse Émilienne, voici des voitures vides et des cochers qui nous font signe d'approcher.

Il se trouvait là en effet plusieurs belles voitures attelées de chevaux fringants et les cochers offraient poliment aux voyageurs de les conduire où ils voudraient.

— Descendons, princesse, dit le roi, nous monterons dans une de ces voitures.

Mais au même instant Jean prit une arme, se précipita sur les cochers, les tua l'un après l'autre et frappa sur les voitures qui se mirent en pièces ; puis il remonta dans son chariot et ses chevaux s'ébranlèrent.

— Pourquoi a-t-il tué ces hommes qui nous offraient leurs services ? demanda la princesse.

— Je n'y comprends rien, répondit le prince.

Le soleil s'était levé, la chaleur était déjà grande.

— Que j'ai soif ! dit la princesse. N'avez-vous rien que je puisse boire ?

— Rien, mais nous ne tarderons pas à trouver quelque fontaine.

— Je ne pourrai pas attendre jusque-là ; cette soif me brûle, m'étouffe !...

— *Qui veut boire ? Qui veut boire ?... Bonne liqueur bien fraîche !* cria une voix près du chariot.

— *Voici de l'eau de roche ! Qui veut boire ? Qui veut boire ?...*

Il y avait bien autour de la voiture une dizaine d'hommes qui offraient ainsi leur remède contre la soif : on eût dit qu'ils sortaient de dessous terre.

— Arrêtez, dit la princesse à Jean, et qu'on m'apporte à boire.

Jean arrêta, mais ce fut pour sauter à bas de la voiture, se précipiter sur les marchands de boisson, les tuer sans pitié et renverser leurs vases pleins de liquide.

— Que faites-vous ? criait la princesse indignée ; donnez-moi plutôt à boire !... Cet homme a donc pris à tâche de me déplaire ? dit-elle au prince qui, stupéfait de la conduite de Jean, resta sans répondre.

Mais la soif de la princesse s'était calmée, la voiture roulait tranquillement et arrivait près d'un étang d'où sortait un appel de détresse.

— Entendez-vous ces cris ? demanda la princesse.

— Ah ! c'est un homme qui se noie, dit le prince Émilien ; je vais lui porter secours.

Jean s'était déjà muni d'une longue perche et courait vers le noyé.

— Bien ! Jean, tends-lui la perche... il la prend... il la tient... tire !

Au lieu de tirer, Jean repoussait de toutes ses forces le noyé, si bien qu'il ne tarda pas à se taire et à disparaître dans l'eau.

— Prince, vous avez là un méchant serviteur, dit la princesse.

— Je crois qu'il est devenu fou. Je l'ai toujours connu bon et dévoué et j'avoue que je ne peux m'expliquer aujourd'hui sa conduite.

Jean, toujours impassible, suivait de point en point les indications du père Roquelaure. Lorsque le chariot arriva près de la rivière, il se mit à frotter les roues avec la mousse de chêne et le pont se forma aussitôt pour laisser passer la voiture, au grand étonnement de la princesse Émilienne.

— Quel est donc cet homme, pensait-elle, qui a un pareil sorcier à son service ?... Prince, dit-elle, votre Jean me fait peur. Si vous m'aimez comme vous le dites, promettez-moi de l'emprisonner à notre arrivée pour le restant de ses jours.

Le prince était tellement surpris de la conduite de Jean et si bien captivé par la princesse qu'il lui promit tout ce qu'elle voulut. Dès le lendemain, ils arrivèrent à la capitale du roi. Quel étonnement de le voir revenir avec cette princesse d'une si rare beauté ! Sa

disparition avait affligé tout le peuple ; on le croyait mort et l'on portait son deuil. Mais on prit une belle revanche à l'occasion de ses noces. Jamais, nulle part, il ne se fit pareilles réjouissances ! Il y eut un massacre de bœufs, de porcs, de moutons ; on vida tous les tonneaux, on dansa nuit et jour pendant une semaine... Cependant le roi n'oubliait pas la promesse qu'il avait faite au sujet de Jean ; il le manda et, d'un ton sévère :

— Jean, le moment est venu d'expliquer la conduite que tu as tenue pendant le voyage. Tu as tué plusieurs hommes contre ma volonté et celle de la reine. J'espère que tu te justifieras et que tu me diras aussi par quel moyen tu as jeté sur la rivière le pont qui nous a permis de passer.

— Prince, je n'ai rien à vous dire. J'ai mis tous mes soins à vous obéir, à vous satisfaire, à obtenir le résultat que vous désiriez. Vous êtes heureux, je suis content ; je n'ai rien à vous dire.

— Jean, tes paroles ne te justifient pas : au nom de tes bons services dont je me souviens, au nom du dévouement que tu m'as souvent témoigné, dis-moi pourquoi tu as agi d'une façon si contraire à tes habitudes, comme un meurtrier ou un fou.

— Prince, je n'ai pas un mot à ajouter.

— Eh bien ! puisque tu me braves, tu seras puni. Non seulement, je te retire ma confiance, mais demain tu seras jeté dans un cachot.

Le malheureux Jean ne savait que faire. Fallait-il se taire ?... C'était encourir la disgrâce et la peine que son maître lui préparait. Parler ?... Mais il avait encore dans ses oreilles la menace du père Roquelaure. Son affection pour le prince, la crainte de lui déplaire le décidèrent à raconter ce qu'il avait appris dans la forêt ; il révéla tout, jusqu'aux dernières paroles du père Roquelaure. Le prince, ému jusqu'aux larmes, courut pour embrasser son fidèle serviteur ; mais il ne vit plus devant lui qu'une statue de marbre.

Il maudit sa curiosité, sa défiance, son ingratitude. Je crois qu'il ne s'en serait jamais consolé sans l'amour que lui prodiguait sa femme. Avant la fin de l'année, ils eurent un enfant, un garçon, que le roi voulut nommer Jean, en souvenir de son bon serviteur. Le jour du baptême, il invita à un grand festin tous les princes des environs, tous les nobles de sa cour. Au moment de se mettre à table, il aperçut dans un coin de la salle une vieille femme, couverte de guenilles, se dissimulant derrière les meubles.

— Qui êtes-vous et que venez-vous faire ici ? lui demanda-t-il.

— Je ne suis pas venue pour vous faire du mal, répondit la vieille ; ne me chassez pas, ne me maltraitez pas et vous n'aurez point à vous en repentir.

— Je ne veux pas qu'à l'occasion du baptême de mon fils, il y ait ici personne de mécontent. Qu'on serve à boire et à manger à cette femme ; c'est un convive de plus.

— Sire, que diriez-vous si je vous donnais le moyen d'en avoir encore un autre, l'absent auquel vous pensez en ce moment ?

— Jean ? murmura le roi.

— Oui. Il dépend de vous de le voir venir prendre ici la place à laquelle il a tant de droit.

— C'est à lui que je dois mon bonheur ; je donnerai tout, tout au monde, pour lui rendre la vie.

— Eh bien ! si vous parlez sincèrement, tuez votre fils et frottez de son sang les pieds de la statue de marbre. Aussitôt Jean vous sera rendu.

Le prince devint pâle comme la mort. Tuer son fils !... Et pourtant à qui le devait-il, cet enfant, sinon à ce bon serviteur, si injustement puni ? Il courut au berceau de l'enfant, lui plongea son poignard dans le sein en détournant les yeux ; puis recueillant le sang dans sa main ouverte, il alla en frotter les pieds de la statue.

À l'instant même, Jean se jeta dans ses bras, tandis que la vieille femme arrivait près d'eux, portant le pauvre enfant massacré.

AM 426

Millien, *RTP*, XXIII ; *RDN*, XIV / P. Delarue, *The Borzoï Book*, 9 / M. Gérin / J. Drouillet / F. Morvan

— Sire, vous avez agi selon toute justice ; soyez-en récompensé. Voici votre fils.

Et prenant une baguette sous ses habits de pauvre, elle en toucha l'enfant, qui rouvrit les yeux en souriant, pendant qu'elle-même se transformait en une belle dame vêtue de soie, resplendissante d'or et de diamants. La reine, qui avait assisté, sans rien y comprendre et comme paralysée, à ces diverses scènes, reconnut la fée qui l'avait gardée dans le château et se jeta à ses pieds.

— Pardonnez-moi de vous avoir quittée, de m'être enfuie, vous qui avez toujours été bonne pour moi !

La fée la releva et l'embrassa :

— Ce qui s'est accompli devait s'accomplir, dit-elle. Maintenant soyez heureux.

Et ils le furent.

(Conté par Fr. Valarché, à Vauclaux-en-Morvan (Nièvre)).

ACHILLE MILLIEN.

*Recueilli à Vauclaux s.d. auprès de François Valarché, s.a.i.*, [Table de mutation par décès. Canton de Corbigny : né à Épiry vers 1833, décédé le 03/06/1888 à Vauclaux à l'âge de 55 ans, marié à Louise Millien (46 ans lors du décès de son époux) née vers 1835. Le couple a eu trois enfants ; lors du recensement de 1881, Jeanne a 19 ans (née vers 1862) ; Edmond, 17 ans (né vers 1864) ; Pauline, 15 ans, (née vers 1866). François Valarché est un cousin de Millien par alliance]. *L'original n'a pas été conservé par Millien.*

*Publié par* Millien, *RTP*, XXIII, 1908, p. 27-34 ; *puis* *RDN*, XIV, 1909-1910, p. 109-117.

*Par* P. Delarue : *Borzoï Book*, *Father Roquelaure*, I, 9, p. 86-96.

*Repris par* : [M. Gérin], *Anthologie*, p. 180-189 ; J. Drouillet, *FNM*, VI, p. 115-122 *et* F. Morvan, *CB*, p. 154-164.

*Catalogue*, II, n° 2, p. 306.